

Un passage du plan général de l'Esquisse - Freud

<http://psychia.ru/fr/freud/1895/esquisse3.html>

VII. Le problème de la qualité

Jusqu'ici nous n'avons fait aucune mention du fait que toute théorie psychologique doit, non seulement obéir aux exigences des sciences naturelles, mais encore se plier à une autre obligation majeure. Elle doit nous expliquer tout ce que, d'une façon si mystérieuse, nous apprend notre « conscient ». Or, comme ce conscient ignore tout de ce que nous avons admis jusqu'à présent – les quantités comme les neurones – il convient que notre théorie puisse expliquer jusqu'à cette ignorance elle-même.

Une hypothèse qui nous a jusqu'ici guidés va maintenant devenir claire. Nous avons traité les processus psychiques comme quelque chose que le conscient pouvait se dispenser de connaître, une chose indépendante de lui. Nous nous attendons à trouver que certains de nos postulats ne sont pas confirmés par le conscient. Toutefois, ce fait ne doit pas nous décourager, parce que nous admettons que le conscient nous fournit sur les processus neuroniques des renseignements qui ne sauraient être ni complets ni certains ; l'ensemble de ces processus doit tout d'abord être considéré comme inconscient et il faut les inférer d'autres phénomènes naturels.

Mais nous voilà alors obligés de ranger le contenu de la conscience parmi les processus quantitatifs ψ . L'état conscient nous fournit ce que nous appelons des « qualités » – des sensations, très variées, de « différences » et ces dernières dépendent des relations avec l'extérieur. Parmi elles se trouvent des séries, des similitudes, etc., mais on n'y découvre rien de quantitatif. Demandons-nous où et comment se produisent ces qualités. Ce sont là des questions qui devraient être très soigneusement étudiées mais dont nous ne pouvons donner ici qu'un exposé approximatif.

Où se créent les qualités ? Pas dans le monde extérieur puisque, d'après les données scientifiques, auxquelles la psychologie doit, elle aussi, se soumettre, il ne s'y trouve que des masses mouvantes et rien d'autre. Serait-ce dans le système ϕ ? Cela concorderait avec le fait que les qualités sont liées à la perception, mais les arguments que l'on présente, à juste titre, pour situer le conscient au niveau supérieur du système neuronique, viennent contredire cette supposition. Dans le système ψ ? Mais une objection sérieuse s'y oppose. Dans la perception les systèmes ϕ et ψ agissent de concert, mais un seul phénomène psychique se produit et cela exclusivement sans aucun doute en ψ – reproduction ou remémoration – et ce processus est, de façon générale, dépourvu de qualité. La remémoration n'apporte généralement rien de ce qui caractérise particulièrement une qualité perçue. C'est pourquoi nous devons avoir le courage d'admettre qu'il existe un troisième système de neurones auxquels on pourrait donner le nom de « neurones perceptifs » qui, excités comme les autres durant la perception, ne le sont plus durant la reproduction et dont les états d'excitation fournissent les diverses qualités –

c'est-à-dire constituent les sensations conscientes [14].

En soutenant que notre conscient ne livre que des qualités alors que les sciences naturelles ne reconnaissent que des quantités, nous découvrons, comme par une règle de trois, un caractère distinctif des neurones de perception. Tandis, en effet, que la science s'est donné pour tâche de rapporter toutes les qualités de nos sensations à des quantités extérieures, la structure du système neuronique nous permet de soupçonner que la tâche de ce système consiste à transformer une quantité extérieure en qualité. Là encore, la tendance originelle à se débarrasser des quantités paraît triompher. Les terminaisons nerveuses formaient un écran ne laissant agir sur φ qu'une fraction des quantités ($Q\eta$) d'un neurone sur l'autre, tandis qu'en même temps φ assure grosso modo la décharge de la quantité. Le système ψ se trouvait déjà prémuni contre des quantités supérieures et n'avait affaire qu'à des grandeurs intercellulaires. Nous pouvons supposer que, par la suite, le système W [15] est mis en branle par des quantités encore plus faibles. Peut-être alors le caractère distinctif de la qualité (c'est-à-dire la sensation consciente) n'apparaît-il que là où les quantités ont été aussi réduites que possible. Elles ne peuvent être totalement supprimées car il faut se représenter ces neurones perceptifs comme investis, eux aussi, de quantités ($Q\eta$) dont ils cherchent à se débarrasser.

Mais ici nous nous heurtons à une difficulté en apparence formidable. La perméabilité, nous l'avons vu, dépend de l'action des quantités ($Q\eta$), alors que les neurones ψ sont déjà imperméables. Étant donné que la quantité ($Q\eta$) en question est plus faible, les neurones perceptifs doivent être plus impénétrables encore. Nous ne pouvons cependant attribuer pareil caractère aux véhicules de la conscience. La mutabilité de leurs contenus, la fugacité de l'état conscient, la combinaison aisée des qualités simultanément perçues, tout cela ne peut résulter que d'une perméabilité complète des neurones de perception, alliée à une totale restitutio in integrum [un retour à l'état antérieur]. Les neurones perceptifs se comportent comme des organes de perception et nous ne saurions y situer la mémoire. Ici donc la perméabilité, le frayage complet n'émanent pas des quantités. Mais alors d'où proviennent-ils ?

Je n'aperçois qu'une échappatoire pour nous permettre de réviser nos hypothèses fondamentales relatives au passage d'une quantité ($Q\eta$). Jusqu'à présent, je n'avais considéré cet écoulement que comme un transfert de quantité ($Q\eta$) d'un neurone à un autre. Mais il doit être pourvu d'un autre caractère encore, d'un caractère temporel. La mécanique des physiciens a attribué ce caractère temporel lui-même au mouvement des masses dans le monde extérieur et c'est lui que j'appellerai brièvement « période ». J'admets donc que la résistance des barrières de contact ne joue que pour le transfert de quantité (Q) mais que la période du mouvement neuronique se propage partout, sans rencontrer d'obstacles, à la manière d'un phénomène d'induction.

Il reste beaucoup de points à éclaircir au point de vue de la physique car

ici, comme ailleurs, les lois générales du mouvement doivent sans contredit, s'appliquer. Cependant, mon hypothèse va plus loin. D'après elle, les neurones perceptifs, incapables de recevoir des quantités ($Q\eta$) assimilent, en revanche, la période d'une excitation. Le fait, pour eux, d'être impressionnés par une période tout en n'étant remplis que d'un minimum de quantité ($Q\eta$) constitue le fondement même de l'état conscient. Les neurones ψ ont évidemment aussi leur période mais dépourvue de qualité ou plus précisément monotone. Tout écart de cette période psychique spécifique surgit, sous forme de qualités, dans le conscient.

D'où cette diversité dans les périodes provient-elle ? Tout indique qu'elle est due aux organes sensoriels dont les qualités doivent être représentées par différentes périodes du mouvement neuronique. Les organes sensoriels n'agissent pas seulement comme des écrans réglant la quantité (Q) – comme toutes les terminaisons nerveuses – mais aussi comme des tamis, ne laissant passer, parmi les stimuli, que ceux de certains processus à périodes déterminées. Sans doute reportent-ils ces différences sur ϕ , en transmettant aux périodes des mouvements neuroniques nantis de différences rappelant, de quelque manière [celles des processus se déroulant dans le monde extérieur] – l'énergie spécifique. Ce sont ces modifications venant de ϕ , passant par ψ pour aboutir à W qui, dès lors, presque entièrement privées de quantité, créent des sensations conscientes de qualité [16]. Cette transmission de qualité n'est pas durable, ne laisse aucune trace, et ne peut se reproduire.